

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
 Dans distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
 Pour Roubaix, 25 francs par an.
 Appointement : 14 six mois.
 7 50 trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.
 Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 4 Avril 1865.

BULLETIN.

On ne connaît pas encore le nom du successeur de M. de Morny. Tandis que quelques journaux annoncent comme certaine et imminente la nomination de M. Walewski à la présidence du Corps législatif, d'autres mettent en avant le nom de M. Baroche; si cette dernière hypothèse se réalisait, on cite M. Rouland ou M. Devienne comme devant remplacer M. Baroche au ministère de la justice et des cultes.

D'après une note insérée au *Moniteur*, tous nos agents diplomatiques à l'étranger ont été invités à réclamer la coopération des gouvernements auprès desquels ils sont accrédités, à l'exposition universelle de 1867, et ont reçu les assurances les plus positives de concours.

Une dépêche de Londres annonçait hier la mort de M. Richard Cobden, membre du Parlement britannique. C'est là une grande perte pour l'Angleterre dont M. Cobden fut un des plus illustres citoyens.

Le nom de M. Cobden se trouve mêlé depuis 1838 à toutes les réformes qui se sont produites dans la législation commerciale de l'Angleterre. Il fut un ardent promoteur de la doctrine du libre-échange. On sait qu'il a été un des négociateurs du traité de commerce du 23 janvier 1860 entre la France et l'Angleterre.

On peut ne pas partager la manière de voir de M. Cobden comme économiste, mais il faut pour être juste rendre hommage à son talent et à l'élevation de son esprit.

M. Cobden était âgé de 61 ans. On commente beaucoup le discours prononcé par M. Mensdorff-Pouilly dans la Chambre des députés autrichiens. L'honorable ministre s'est exprimé en ces termes au sujet de l'Italie :

Nos relations avec l'Italie offrent des difficultés. L'Autriche n'a pas pris une attitude hostile, mais l'Italie s'y maintient. Il n'y a pas une manifestation publique sans qu'on représente notre présence à Venise, comme illégitime, comme une attaque contre l'Italie.

La discussion de l'Adresse continue au Corps législatif. On dit que M. Thiers prendra la parole deux fois encore dans le cours de cette discussion; il prononcera un discours sur le traité du 15 septembre et un autre sur le Mexique.

M. Berryer est assez gravement indisposé. Aussi croit-on que l'illustre orateur ne prendra nulle part à la discussion engagée en ce moment au Palais-Bourbon.

On dément à Berlin la nouvelle que la Prusse doit rappeler de Francfort son représentant si la Diète votait la proposition de la Saxe et de la Bavière. Dans ce cas, la Prusse déclarerait que la décision de la Diète n'est point basée sur le droit fédéral, qu'elle ne peut pas s'y soumettre, et elle placerait les garnisons prussiennes dans les fortresses fédérales sous le commandement prussien.

Le cabinet de Berlin communiquera à la Diète ses titres de succession concernant les duchés, quand les syndic de la couronne auront présenté leur rapport qui n'est pas encore prêt.

Les avis de Montevideo du 29 février annoncent que la reddition de la ville a amené le rétablissement de la paix. Florès a pris, provisoirement, la présidence de la république.

Des nouvelles reçues d'Athènes en date du 29 mars disent que le ministère grec a été modifié.

J. REBOUX.

La nouvelle d'un projet de tour de France attribué à l'Empereur est aujourd'hui accréditée. L'Empereur n'emmènerait pas seulement son fils avec lui; il serait aussi accompagné de l'impératrice.

L'itinéraire de ce voyage comprendra, non-seulement tous les chefs-lieux de préfecture, mais encore les chefs-lieux d'arrondissement et toutes les villes impor-

tautes ou curieuses de chaque département. La tournée commencerait comme on l'a dit par les départements du Midi qui ont le plus à souffrir de divers fléaux, comme les inondations ou l'oïdium. Ce projet du chef de l'Etat aurait pour but, outre la présentation du prince impérial aux populations, 1° de s'enquérir sur les lieux des besoins de chaque département et de reconnaître l'esprit des populations; 2° d'exciter parmi les municipalités de la province une émulation qui, dans l'esprit de l'Empereur, aurait pour résultat d'amener la transformation de certaines villes, petites ou grandes, comme il est advenu pour Paris sous l'administration entrepreneur de M. Haussmann.

Des lettres d'Egypte apprennent qu'une insurrection a éclaté dans la haute Egypte, aux environs de Siout. Quelques centaines de fellahs des territoires du vice-roi, poussés par les exactions des intendants, se sont armés et ont appelé à leur secours les Bedouins insoumis du voisinage.

On portait le nombre des insurgés en armes à 2,800. On a dirigé sur eux des troupes, commandées par Sciahi pacha. L'insurrection a été écrasée, et le chef, Omar-el-Nasseri, a été tué. Toutefois, le résultat n'a pas été obtenu sans que beaucoup de sang ait été versé. Un grand nombre d'insurgés ont été fusillés, un village rasé, et d'autre part, les révoltés ont tué un mudir et pillé des caravanes chargées de sucres appartenant au vice-roi.

Ismaël-Pacha est parti sur les lieux accompagné de son intendant en chef.

On écrit de Bucharest, le 17 mars :

J'ai de tristes nouvelles à vous annoncer aujourd'hui. Depuis cinq jours, les trois quarts de la ville de Bucharest sont dans l'eau. La quantité prodigieuse de neige qui est tombée en Valachie le mois dernier est cause de cette inondation. Vingt mille personnes sont sans asile, et, malheureusement, il y en a un aussi grand nombre dans les campagnes à qui il est presque impossible de venir en aide.

Grâce aux soins des autorités civiles et militaires, tous les moyens sont employés pour adoucir autant que possible les suites désastreuses de cette inondation. Pour comble de malheur, il pleut nuit et jour. Impossible de vous peindre l'immense désespoir de tous ceux qui n'ont pas été atteints par le fléau. Malgré l'énergie et le dévouement admirable de tous, il y a de grandes pertes à déplorer.

Le prince régnant a été le premier à donner l'exemple. Il est partout, encourageant les uns, consolant les autres. Partout où le danger est le plus imminent, on voit des généraux des officiers, tous les hauts fonctionnaires du Gouvernement, à l'exemple du chef de l'Etat, se multiplier, les uns construisant des radeaux les autres portant des secours aux malheureuses victimes mourant de faim et de froid. Que de nobles actes de dévouement on aurait à signaler et que de douleurs aussi ! Des cadavres charriés par les flots, des maisons qui s'éroulent !...

Depuis quelques heures seulement, le danger diminue, les eaux baissent, mais malheureusement on ne sait pas si dans les montagnes, la fonte des neiges est complète.

Toutes les communications sont interrompues avec l'extérieur, ce n'est que par des efforts inouïs que le courrier de Vienne a pu nous parvenir aujourd'hui.

Que je n'oublie pas d'ajouter combien en cette circonstance la colonie française a été admirable de courage et de dévouement. Le Français est partout le même, à l'eau comme au feu; les Valaques ont pu s'en convaincre de nouveau.

On lit dans le *Mémorial diplomatique*, sous la signature de M. Valfrey :

Des renseignements particuliers puisés à une source digne de foi nous apprennent que de nouvelles négociations pacifiques sont engagées entre le Nord et le Sud des Etats-Unis.

Le théâtre de ces négociations a été jusqu'à présent Toronto, sur la frontière du Canada, où se trouve toujours un grand nombre d'hommes politiques du Nord et du Sud, et où se sont rencontrés les agents confidentiels des deux gouvernements.

Après avoir longuement conféré sur les conditions possibles d'une conciliation, l'agent du gouvernement fédéral est parti pour Washington, porteur d'un projet de négociation sur les bases suivantes : 1° Réconstitution de l'Union; 2° Abolition de l'esclavage; 3° Convention générale de tous les Etats pour amender la Constitution dans le sens de la reconnaissance formelle et explicite des droits des Etats, de l'interdiction au Congrès de faire des lois concernant les noirs après l'abolition de l'esclavage, et de la modification du système électoral par rapport à l'élection du président de l'Union.

Le premier de ces amendements à la Constitution mettrait fin à toute discussion sur la souveraineté des Etats; le second trancherait définitivement la question de la condition des nègres, et le troisième serait conçu de manière à diminuer l'agitation électoral en rendant impossible l'élection d'un président par une seule des deux sections du pays.

On écrit de New-York, le 21 mars, au *Moniteur* :

La situation militaire ne s'est pas sensiblement modifiée; les généraux Sherman et Schafeld sont maintenant en communication l'un avec l'autre et ils marchent simultanément sur Goldsboro. On prétend que les généraux Johnston, Hardee et Bragg essayeront de défendre cette place et que le général Lee viendra lui-même prendre le commandement de leurs forces combinées; mais on ne sait rien de positif. Les confédérés ont dans la Caroline du Nord deux lignes dans lesquelles ils peuvent se retrancher : celle de la Neuse et celle de Roanoke. S'ils cherchent à disputer la première aux fédéraux, ces derniers auront à livrer un combat avant d'entrer à Goldsboro. Mais le général Lee pourra trouver plus avantageux d'adopter la ligne de Roanoke, qui est plus rapprochée de Richmond que celle de la Neuse et sur laquelle il peut en conséquence masser plus rapidement des troupes.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 2 avril.

M. Richard Cobden, membre du Parlement, est mort ce matin, à onze heures.

Bruxelles, 3 avril.

Le Nord annonce que, suivant un contrat passé entre l'administration des télégraphes russes et une compagnie américaine, la ligne télégraphique d'Europe en Amérique, à travers la Sibérie et le détroit de Behring, devra être terminée le 25 mars 1870.

Montevideo, 29 février.

La reddition de la ville a amené le rétablissement de la paix. Florès a pris, provisoirement, la présidence de la république.

FOLLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 5 AVRIL 1865.

N° 3

UN

MARIAGE EN PROVINCE.

(Suite.)

CHAPITRE II.

LA FAMILLE DE VÉDELLE.

La famille de Védelle arriva à la Pinède dans les derniers jours d'avril, à ce moment si délicieux en Provence, où les ardeniers, poudrés comme des marquis, élèvent leurs têtes blanches au-dessus de leurs favoris et à ce moment où le violon jaune, l'iris sauvage, la vigne de Judée, le lycuis blanc, la sauge usinée, la valérianne rouge, et mille autres fleurs vivaces et charmantes, jettent sur les collines un manteau brodé des couleurs du prisme, et au sommet des vieux murs, et répandent dans l'air leurs parfums printaniers. Les journées étaient tièdes et douces, les soirées devenaient parfois très-fraîches, grâce à ce vent insupportable nommé mistral, véritable fléau de la Provence.

Un soir que ce brutal visiteur avait

rendu impossible la promenade de l'après-dînée, trois des nouveaux hôtes de la Pinède se trouvaient groupés autour de la grande cheminée du salon, où flambaient quelques sarments exceptionnellement agréables ce soir-là. Ces trois personnes étaient le comte et la comtesse de Védelle, et leur fils aîné, Jacques de Védelle. Le comte, assis dans un grand fauteuil, lisait; la comtesse faisait de la tapisserie; Jacques, étendu sur une causeuse près de la table où travaillait sa mère, tourmentait le feu à grands coups de pincettes, et regardait attentivement s'élever dans l'air les tourbillons brillants des étincelles; amusement de rêveur ou de désœuvré, ce qui n'est pas la même chose.

Un profond silence régnait dans la pièce; on n'entendait que le bruit régulier et monotone du balancier de la grande horloge de Bouille, placée entre les deux fenêtres, et les pétilllements inégaux des étincelles. Dans un moment où Jacques se baissait pour ramasser un peloton de laine, sa mère se pencha à son oreille et lui dit à voix basse :

« Est-ce que ton frère n'est pas encore rentré ? »

« Je ne crois pas, ma mère, » répondit Jacques sur le même ton.

Mme de Védelle poussa un soupir, et tout retomba dans le silence.

Quoique échangées assez mystérieusement, les paroles de la mère et du fils paraurent avoir été entendues ou devinées par le comte. Il sonna. Aussitôt la portière de tapisserie de Beauvais, qui tombait devant la porte du salon, se souleva, et le valet de chambre du comte, le vieux Vincent, montra sa tête blanche et sa figure ridée, où se lisait une satisfaction bien marquée.

« Vincent, demanda le comte de Védelle sans quitter sa lecture, M. Georges est-il rentré ? »

« M. Georges achève de souper dans la petite salle, et il a très-bien soupé ce soir, ajouta le bonhomme avec quelque importance. »

« C'est bien, » dit le comte.

Presque au même instant, Georges de Védelle entra. Georges, quoique âgé de vingt ans, n'en paraissait pas plus de seize ou dix-sept, tant il avait l'air frêle; ses traits, beaux et réguliers, étaient couverts d'une pâleur si mate, que son visage semblait taillé dans le marbre. On eût dit que la vie s'était toute réfugiée dans ses yeux; ceux-ci, noirs, brillants et doux à la fois, remplis d'une expression de rêverie distraite, complétaient l'étrangeté de cette physionomie. C'était un de ces visages qui attirent comme une énigme; seulement, plus fins que le sphinx de Thèbes, ils savaient garder leur secret.

La mise négligée de Georges faisait un contraste avec l'élégance des autres membres de sa famille. Il portait, ce soir-là, un vêtement de chasse fort usé aux coudes et aux genoux, des grandes guêtres de cuir et des souliers à épaisses semelles; sans du linge irréprochable, sans deux admirables mains que l'on voyait sortir de ses manches râpées, on eût pu le prendre pour quelque jeune garde-chasse revenant de tournée.

En entendant, il salua son père, baisa la main de sa mère et alla s'asseoir sur la causeuse auprès de son frère, auquel il s'adressa un bon sourire qui illumina un moment son visage.

« D'où venez-vous encore, Georges, lui dit le comte, et pourquoi ne vous a-t-on pas vu à dîner ? »

« J'ai chassé tout le jour, mon père, et je me suis attardé, répondit le jeune homme avec une nuance d'embarras. »

« Et sans doute vous nous avez rapporté beaucoup de gibier d'une si longue chasse ? »

« La saison est bien mauvaise, et je crois le gibier rare dans ce pays-ci. »

« Qu'allez-vous faire à la chasse, alors, et quelle rage vous tient de courir ainsi, sans jamais rien rapporter ? »

Georges ne répondit pas, et se mit à caresser d'un air distrait la tête d'un beau chien de chasse, qui était venu se coucher à ses pieds.

M. de Védelle continua :

« Au Val-Sec, au milieu du bois peuplé de gibier de toute espèce, nous assistions à pareille chose. Ainsi, vous n'êtes pas bon aux occupations des oiseaux; rien n'a, prise sur vous; rien, pas même le plaisir. Vous ne serez jamais qu'une espèce de flâneur sauvage et indocile ! »

« Mais, mon père, interrompit Georges timidement, mes excursions peuvent m'amuser sans que ma chasse soit heureuse; je les crois même bonnes pour ma santé. »

« La santé, la santé, voilà le grand mot lâché ! A mon avis, l'on commence à en abuser. »

« Cependant, mon ami, dit Mme de Védelle essayant de venir en aide à son fils, si ces longues courses peuvent fortifier Georges ! »

« Georges me paraît en fort bon état, répondit le père, et il serait opportun de s'occuper maintenant de la convalescence de son esprit. Voyons, Georges, fit le comte plus doucement, ne pouvez-vous pas remettre à quelque travail ? Jacques t'y aiderait, te dirigerait. »

« De grâce, dispensez-m'en, mon père; toute étude m'est devenue impossible; je ne comprends rien aux livres que Jacques m'a donnés à lire. »

« Ne comprends-tu vraiment pas le sens de ce que tu lis ? lui demanda sa mère. »

« C'est selon, ma mère; mais, au reste, je déteste la lecture, elle me fatigue. »

M. de Védelle reprit avec ironie :

« Tu préfères peut-être l'astronomie; je l'admire hier, te promenant le nez en l'air dans l'avenue; les étoiles semblaient t'intéresser. »

« Oh ! oui, répondit Georges : c'est si beau, le ciel ! »

« Eh bien ! ta mémoire revient-elle, te rappelles-tu le nom de les constellations ? tu as été fort au collège en cosmographie. »

« Oh ! c'était avant ma maladie, mon père, et je ne sais plus comment on s'est amusé à désigner mes belles étoiles. Maintenant je les regarde, voilà tout ! »

M. de Védelle fit un geste de découragement. Sa femme voulut rompre cette conversation qui semblait lui être pénible.

« Jacques, dit-elle, nous voilà tous réunis, lis-nous donc quelque chose à présent. »

« Volontiers, ma mère; j'ai reçu ce matin *Valentine*, de George Sand, *Sous les tilleuls*, d'Alphonse Karr; si vous voulez, nous lirons l'un de ces deux romans. »

« Des romans ! dit Mme de Védelle, et quelle espèce de romans ? »

« De l'espèce amusante, je crois, car ils ont eu grand succès, et le succès n'a pas d'ordinaire chercher l'ennuyeux. »

« Ce n'est pas ce que je te demandais : sont-ce de bons livres ? »